

Slumdog Millionaire de Danny Boyle

Marcel Jean

Number 141, March–April 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2009). Review of [*Slumdog Millionaire* de Danny Boyle]. *24 images*, (141), 68–68.



Slumdog Millionaire nous fournit une autre preuve que Danny Boyle est un garçon talentueux, doté d'immenses moyens lorsqu'il s'agit de créer des images fortes, de les monter à un train d'enfer et d'élaborer des textures sonores denses et entraînant. Si quelqu'un, ici, avait besoin d'être convaincu des capacités techniques du cinéaste, le film a ce qu'il faut pour le rassurer. Le cinéma, cependant, n'est pas qu'affaire de technique, ni d'efficacité narrative, d'ailleurs. Le cinéma, c'est aussi une affaire d'éthique. Or, sur ce plan, *Slumdog Millionaire*, c'est le moins qu'on puisse dire, laisse perplexé. Comment peut-on, en effet, esthétiser la pauvreté et la misère à ce point? Comment peut-on traiter la violence sociale et religieuse avec une telle désinvolture? Comment peut-on instrumentaliser la misère des autres aux fins d'une gimmick narrative hollywoodienne qui finit par nous laisser croire que tout est bien qui finit bien et qu'un jeu télévisé permet de racheter une vie d'injustices et d'humiliations?

Slumdog Millionaire est un divertissement qui prend pour cadre les bidonvilles de Mumbay, autour du personnage de Jamal Malik, orphelin de dix-huit ans ayant grandi à la dure dans les rues de la métropole et qui se retrouve, tout à coup, concurrent à la version locale de l'émission *Who Wants to Be a Millionaire*? Soupçonné de tricherie, le garçon est torturé par la police pendant qu'une série de flash-back vient révéler au spectateur que son difficile apprentissage de la vie a permis à Jamal d'apprendre les réponses à toutes les questions que l'animateur lui a posées. Cette exploration du passé

religieuse et le détestable cynisme des bourgeois locaux, le jeune Jamal ne rencontre la bienveillante civilisation qu'à une seule reprise, sous la forme d'un couple d'Américains qui, plutôt que de lui en vouloir de les avoir escroqués (il les a distraits pendant

que d'autres jeunes cambriolaient leur luxueuse voiture), lui laisseront une généreuse compensation de 100 \$, attendris qu'ils sont devant cet enfant battu par un adulte (un Indien, forcément). Nous voici donc devant le même dilemme que devant *Midnight Express*, il y a une trentaine d'années : soit les Indiens sont des bêtes sauvages, soit le point de vue du film est raciste. Loin d'arranger les choses, l'implacable construction du film, qui ne laisse rien en plan, célèbre la grandeur du monde de rêves hollywoodien avec une candeur qui laisse pantois : tous les méchants sont punis; Salim,

du personnage est l'occasion pour le cinéaste d'étaler sa virtuosité en filmant moult atrocités sans se donner la peine de les mettre en contexte, comme le massacre de musulmans par une horde sauvage d'hindous déchaînés. Entre la police violente et corrompue, les malfaiteurs sans scrupules qui exploitent les enfants, la barbarie

frère de Jamal qui a mal tourné, obtient sa rédemption en sauvant Latika et en mettant en scène sa propre mort dans la dignité; les déshérités du pays sont vengés par le succès de Jamal; Latika et Jamal se retrouvent enfin, riches et amoureux. Nous sommes au cinéma, à n'en pas douter, et à cette catharsis pétaradante qui flatte le bas ventre de notre bonne conscience obèse (car nous sommes du côté des pauvres, nous les aimons si sincèrement, ces petits enfants de Mumbay) ne manque plus que la célébration à la manière bollywoodienne de la victoire finale des opprimés. Généreux, Danny Boyle nous l'offre : au moins un millier de danseurs entourent donc Latika et Jamal dans la scène finale. Seule une pluie d'Oscar peut logiquement succéder à une telle apothéose. Vive les pauvres! Ils sont si beaux, en couleur et en CinémaScope. — Marcel Jean

Grande-Bretagne-États-Unis, 2008. Ré. : Danny Boyle. Scé. : Simon Beaufoy, d'après le roman de Vikas Swarup. Ph. : Anthony Dod Mantle. Int. : Dev Patel, Anil Kapoor, Freida Pinto, Saurabh Shukla, Raj Zutshi. 120 min. Dist. : Warner.

PRO
J E (C) T Y

13^e ÉDITION - MARS / AVRIL 2009
FESTIVAL DE COURTS-MÉTRAGES UNIVERSITAIRES

LA RELEVÉ DU CINÉMA QUÉBÉCOIS
AUTOUR DE LA PROVINCE

WWW.PROJET-Y.ORG

Concordia

Université
de Montréal

UQAM